

**INDIENNE
DE VILLE**

De la même autrice

Passés composés : Quand la fiction réinvente l'Histoire, Collectif, Druide, 2025

Des glaçons comme du verre, Flammarion Québec, 2024

L'homme aux deux visages, Hannenorak, 2024

Wapke, Collectif, Stanké, 2021

De racines et de mots : Persistance des langues en Amérique du Nord, Collectif, Septentrion, 2021

Pour la jeunesse :

Nish tome 3 : L'été de tous les possibles, Les Malins, 2023

Nish tome 2 : Les aurores boréales, Les Malins, 2022

Nish tome 1 : Le Nord et le Sud, Les Malins, 2021



Isabelle Picard

INDIENNE DE VILLE

Récit

Flammarion >
Québec >

COUVERTURE

Conception graphique : Ann-Sophie Caouette

Illustration : Meky Ottawa

INTÉRIEUR

Révision : Nolwenn Gouezel

Mise en pages : Michel Fleury

Photos : archives de l'autrice

Déclinaisons numériques : Karine Chevrier Graphiste

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2025

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-370-3

ISBN (PDF) : 978-2-89811-371-0

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-372-7

Dépôt légal : 3^e trimestre 2025

Imprimé au Québec

flammarionquebec.com

*À ceux qui empruntent les sentiers de leurs ancêtres.
À ceux qui rêvent encore d'un monde sans clôtures et
qui créent des espaces immenses.
Aux générations qui viendront.*

AVANT-PROPOS

Il n'est pas facile de se raconter. Sans doute parce que c'est ouvrir une porte à l'intérieur de soi. Tout dire, c'est montrer tout ce que l'on est vraiment.

L'écrivain italien Umberto Eco a dit: « Chaque écrivain raconte toujours une même obsession. »

La mienne, c'est sans doute celle d'exister. Celle qui me soulage et me connecte aux autres.

Dans cet ouvrage, je me raconte autrement, avec des moments de vie. De ma vie. Des moments choisis qui m'ont fait grandir, avancer, réagir, être. Pas parce que je pense que ma vie est particulièrement intéressante. D'ailleurs, j'ai dû me convaincre encore et encore que ce que j'écrivais ferait œuvre utile.

J'utilise ici l'exemple de ma vie comme un canal, une visite, une fenêtre qui permet d'entrer dans le monde de l'Autre, cet autre autochtone qui se rapproche à mesure qu'on apprend à le connaître. Une majuscule, cet Autre, qui devient une minuscule, puis se transforme.

C'est pour ça que j'ai écrit ce que vous vous apprêtez à lire.

Non plus, je ne prétends pas écrire pour tous les Autochtones. J'aurais pu prendre d'autres vies en exemple, mais je ne connais aussi bien que la mienne.

J'ai essayé d'écrire avec le plus de transparence et de vérité possible parce qu'il n'y a que dans cette vérité que nous existons vraiment, il me semble, et qu'on bâtit les ponts les plus solides.

Isabelle

Note aux lecteurs et aux lectrices

Comme vous le constaterez dans les pages qui suivent, j'ai voulu respecter la graphie des langues autochtones.

Ces langues millénaires n'étaient, jusqu'à tout récemment dans l'Histoire, pas écrites, mais bien orales. En passant à l'écrit, certaines nations ont décidé d'accorder leur nom en genre et en nombre en français, d'autres ne le font pas. Ce n'est pas à moi ni à quiconque de décider pour eux.

Par respect, *Autochtones* (quand on parle de toutes les nations) s'écrit avec une majuscule, comme on le ferait pour les Français, les Québécois ou les Allemands. Même chose pour *Premières Nations* ou *Premiers Peuples*. Comme pour une nationalité. Ce n'est pas, dans ce contexte, un simple nom commun ou un adjectif.

Il en est de même pour les peuples et les communautés. Par exemple, *Innus* s'accorde au pluriel en français alors que *Wendat* ne s'accorde pas. Aussi, on n'ajoute pas de *s* à *Inuit* étant donné qu'en inuktitut il est le pluriel d'*Inuk*.

Également, les nations reprennent leur nom d'origine pour se désigner. J'ai essayé de respecter les appellations selon les époques dont il est question dans le texte. À titre d'exemple, nous, les Hurons, ainsi nommés quand j'étais enfant, utilisons depuis le milieu des années 1990 le nom *Huron-Wendat*, et plus récemment *Wendat* uniquement.

De plus, le mot *Indien* n'est pas entre guillemets quand il est employé au sens de statut légal, terme encore employé par le gouvernement fédéral canadien de nos jours.

Merci de votre compréhension.

LA ROBE

J'avais six ans quand mes parents m'ont amenée chez M^{me} Sioui, une dame qui confectionnait des robes traditionnelles en cuir dans ma communauté. Je ne le voyais pas à l'époque, mais recevoir sa propre robe traditionnelle, c'était un peu comme un rite de passage chez nous. Ça l'a été pour moi.

Je me souviens du sous-sol qui servait d'atelier à la couturière. Ça sentait le cuir, une odeur qui se berçait entre celle du fumé et celle de la terre. S'y trouvaient un grand miroir, plusieurs rouleaux de peaux de différentes couleurs, des perles, du poil d'original (ceux de la barbichette, qui sont plus drus), de nombreux ciseaux de couture et un large rideau qui servait de salle d'essayage. Le tout était éclairé par de forts néons industriels.

J'ai pu choisir la couleur de ma robe. Pas question qu'elle soit blanche comme celles de mes cousines. Dans ma tête, ça ne faisait pas naturel. Non, je la prendrais de la couleur authentique de la peau tannée, couleur « tan » un peu foncée mais pas trop, presque caramel.

M^{me} Sioui a pris mes mesures et m'a demandé de quelle couleur je voulais mes fleurs, les décorations qui enjoliveraient ma robe. « Pas rose », ai-je répondu. On a opté pour le bleu.

Deux semaines plus tard, j'étais de retour pour l'essayage. Ma tenue était parfaite. Je regardais mon reflet dans le

miroir et je crois bien que c'est à ce moment-là que j'ai eu le sentiment d'être réellement une « Indienne » pour la toute première fois. Une vraie Huronne.

Je l'avais toujours su, bien sûr. Jamais on ne m'avait caché qui j'étais, au contraire. Mon père prenait un certain plaisir à nous le rappeler, çà et là, à mon frère et à moi, depuis notre plus jeune âge. Il y avait beaucoup de fierté dans sa voix quand il parlait de nos origines. C'était tantôt à travers des histoires de son enfance, tantôt quand il revenait de la pêche avec sa glacière remplie de truites ou encore dans les pow-wow où il s'occupait de la cuisson de la viande de gibier dans une petite roulotte pour nourrir les visiteurs. J'ai même une photo où on le voit préparer cette nourriture au-dessus du gril. Une coupure du journal *Le Soleil*. Il porte ses plus beaux habits perlés, ceux qu'on lui avait remis lors d'un voyage au Manitoba dans le cadre de son travail au ministère des Affaires indiennes.

Il était si rare que l'un des nôtres se retrouve dans le journal que ces images valaient de l'or. Et puis c'était mon père.

Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris que dans les années 1980, cette fierté et cette affirmation du soi huron, autochtone, n'étaient pas partagées par tous mes frères et sœurs. Mais chez nous, dans notre famille, être huron, ce n'était pas un problème.

De toute façon, il m'était difficile de nier mes origines : j'habitais le Village-Huron (ancien nom pour Wendake), ma famille appartenait au clan de l'Ours, j'étais une « tite-ourse », mon père travaillait pour les Affaires indiennes et je vivais sur cette rue au nom difficile à prononcer, mais qui la distinguait de toutes les autres, la rue Stanislas-Koska.

Toute jeune, je pensais que ce nom de rue était un mot dans la langue de mes ancêtres, une langue qu'on avait cessé de parler au tout début du 20^e siècle, et que conséquemment je n'avais jamais entendue, encore moins parlée.

J'ai su plus tard que Stanislas Koska avait été l'un des chefs dans ma communauté au 19^e siècle. Il y a peu de temps, j'ai découvert que ce nom était celui d'un saint. Il y a là un lien direct avec l'histoire de ma communauté.

C'est qu'en 1697, à l'époque de l'arrivée de mes ancêtres sur nos terres actuelles situées à une quinzaine de kilomètres au nord-est de la ville de Québec¹, ma communauté était une mission jésuite. J'emploie les termes « nos terres », mais on pourrait tout aussi bien dire « notre parcelle de terre ».

C'est petit chez nous. Jusqu'à il y a quelques années encore, on pouvait faire le tour de mon village en tout au plus une heure à pied. En quinze minutes à vélo à bonne cadence. La communauté s'est agrandie depuis. On a « racheté » des terres.

Le plus troublant, c'est que, malgré cette expansion, on n'a plus d'accès à la partie calme de la rivière Saint-Charles, celle où on peut pêcher, pourtant située à quelques mètres de chez nous. Je ne sais pas quand ni comment c'est arrivé, mais une communauté autochtone sans accès

1. Le territoire originel wendat était situé en Ontario, près de la baie Georgienne. En 1649, nous l'avons quitté pour arriver l'année suivante dans la région de Québec où nous avons défriché, puis habité, plusieurs territoires (île d'Orléans, Québec, Sillery, Ancienne-Lorette et finalement en 1697 la Jeune-Lorette que l'on nommera le Village des Hurons, le Village-Huron puis enfin Wendake).

à un cours d'eau au 17^e ou 18^e siècle, c'est absolument impensable pour quiconque connaît nos modes de vie.

Un aîné m'a un jour raconté comment on se serait fait prendre les terrains en bordure de rivière par les « Blancs » (c'est le mot qui a été employé). Un autre, comment un chef se serait résigné à les vendre pour aider quelques familles qui avaient besoin d'argent. J'ai de la difficulté à croire à cette deuxième version. Mais ça reste une rumeur, une partie importante de la tradition orale. Il faudrait chercher.

Il y a tant de choses à chercher.

À ce stade-ci de mon récit, il m'apparaît important de préciser que l'emploi du terme « Blanc » n'est pour moi aucunement péjoratif. Je l'utilise au lieu du terme « allochtone » (non-autochtone) dans certaines situations, historiques par exemple, parce qu'à mes yeux il s'en distingue, étant plus précis. Il faut n'y voir aucune insinuation négative.

Toujours est-il qu'à notre arrivée le Village-Huron était une mission jésuite: la mission Notre-Dame-de-la-Jeune-Lorette. Cet héritage religieux se voit ici et là, mais d'abord dans notre église qui trône comme un joyau dans le Vieux-Wendake, le « bas du village » comme on l'appelle communément entre nous. C'est qu'elle a un certain charme, cette église dans sa robe toute blanche.

Les noms de famille reflètent également cette réalité historique. Ils ont été ajoutés par les missionnaires jésuites et par les prêtres (lors de notre baptême obligatoire) quelque part aux 18^e et 19^e siècles, probablement à la

demande du ministère de l'Intérieur² et du ministère des Affaires indiennes. Ce concept de noms de famille, totalement étranger à nos traditions, est venu coloniser notre façon de nous nommer, notre identité, notre regard sur l'humain.

Si je me souviens bien de mes quelques lectures et conversations sur le sujet, ils nous ont d'abord greffé des noms de famille dans notre langue, puis ils les ont francisés. Ça, c'était dans le meilleur des cas. Souvent, ils nous ont carrément donné des noms français. De là mon nom : Picard. Un nom transmis par le père, oblitérant du même coup des siècles de tradition matrilineaire wendat.

On me le demande souvent ça, d'où vient mon nom. Parce que Picard, c'est aussi québécois, voire français. Je me souviens d'avoir vu, lors d'un voyage en France, mon nom en grosses lettres sur la devanture d'une chaîne de magasins de produits surgelés. Est-ce que dans une certaine mesure j'étais liée aux fondateurs de l'entreprise? Je n'en ai aucune idée. Une autre chose à creuser.

Pour moi, ce n'est qu'un nom. Il ne définit pas qui je suis. Mais de temps en temps, il faut que je le justifie.

J'ai toujours trouvé ça particulier de devoir défendre mon nom de colonisée. Comme un goût sur en bouche. Mais des Picard, dans ma communauté, il y en a des centaines. Et il y en a tout autant chez les Innus.

Quand j'étais jeune, outre les Picard, il y avait des Bastien, des Vincent, des Sioui, des Gros-Louis, des Lainé, des Duchesneau et des Savard. Des Paul aussi, très peu

2. Ancien ministère qui s'occupait des affaires indiennes au gouvernement fédéral.

nombreux. Avec ces neuf noms, on formait tout un village. Avec le temps, on avait troqué le nom des clans pour des surnoms, sauf le mien peut-être qui est resté dans ma famille, celle des Ours. Il y avait aussi les Sardines, les Ti-Caron-moutarde, les Ti-Tok et je ne sais quoi encore. En tant qu'ethnologue, je ne peux qu'en déduire que ce sont les vestiges d'une époque révolue, comme une langue qui, bien qu'elle ait disparu, garde les accents anciens dans la langue adoptée bien des générations après sa disparition. C'est aussi vrai que ce genre de surnoms existent dans certains villages non autochtones, mais peut-être moins systématiquement. Chez nous, on savait que les Ours représentaient une partie des Picard, les Ti-Tok, certains Sioui, les Sardines, une partie des Gros-Louis et ainsi de suite.

Tout le monde savait qui était qui, et si on avait des doutes, on demandait. Rien que par son nom de famille, on connaissait la position d'une personne sur ceci ou cela, on savait comment l'approcher, son histoire, celle de sa famille. Ironique tout ça quand on connaît l'histoire arbitraire derrière la plupart de nos noms de famille.

La *Loi sur les Indiens* a été modifiée en 2007 et en 2017, et d'autres noms se sont greffés à ceux des neuf familles d'origine. Aujourd'hui, avec le métissage culturel, il y a désormais chez nous toute une panoplie de noms, d'origines et d'histoires de partout dans le monde qui se mêlent. Ici ça sent le cari dans le corridor d'un immeuble, et là on entend le son des tambours africains en marchant dans la rue.

Parlant de rue, je reviens à la mienne, la rue Stanislas-Koska. Je n'ai plus autant aimé son nom quand j'ai connu

sa vraie histoire, ses vraies origines jésuites. Ce nom, il n'était pas wendat. J'ai également appris par cœur le nom de toutes les rues adjacentes à la mienne, souvent des noms d'animaux ou de clans, dans la langue de mes ancêtres.

C'est qu'à la fin des années 1980, le conseil de bande de ma communauté a fait installer à chaque coin de rue des affiches en bois avec le nom des rues en français, mais aussi avec son équivalent en langue wendat.

C'était tout ce que j'avais sous la main à l'époque, ces noms de rues, pour apprendre la langue de mes ancêtres, pour me rapprocher d'eux, de mon histoire, de tout ce que j'étais.

Ainsi, la rue de la Tortue est devenue *andiawich*, celle du Chevreuil, *sconoton*, ou encore celle de l'Ours, *yanionyen*. La graphie a changé depuis.

Sans le savoir, retenir ces simples mots dans la langue de mes ancêtres était pour moi le début d'une quête qui façonnerait toute ma vie.

On aurait dit que je notais déjà à cet âge toutes les petites marques qui me distinguaient des autres, les indices qui faisaient de moi une « Indienne ». Il faut savoir que, toute jeune, j'étais plutôt blonde. Une blonde foncée, mais une blonde quand même. Ce n'est qu'à l'âge de sept ans, quand j'ai eu la mauvaise idée de faire couper mes cheveux longs pour arborer la coupe « Nathalie Simard », que je me suis révélée brune, comme si mes cheveux avaient décidé de me lier un peu plus aux gènes de mes ancêtres. Et là, dans ma robe faite par M^{me} Sioui, j'étais magnifique.

J'étais « huronne ». J'étais ce que je voulais être, ce que j'étais.

La robe, mes parents me l'avaient achetée ce printemps-là parce que, quelques semaines après, je devais défilier avec mes cousines sur un char allégorique pour la parade de la Saint-Jean-Baptiste qui avait lieu à Québec.

Je n'étais pas peu fière de parader avec mes cousines pas mal plus vieilles que moi. Je représenterais, tout comme elles, ma nation. Elles, elles faisaient partie d'une troupe de danse où on exécutait des danses inspirées du mode de vie ancestral des Wendat. Je les avais aussi apprises à l'école, mais j'étais encore trop jeune pour me joindre à la troupe. Mais là, dans quelques jours, je ferais partie des leurs.

Le fameux jour de la parade arriva. Je me souviens de m'être présentée au lieu de rassemblement avec mes cousines Nathalie, Nancy, Patricia et peut-être Manon. Sur le char allégorique qui nous était affecté et qui allait nous accueillir, quelques mots : Jardin zoologique de Québec.

J'allais défilier parmi les sapins, les castors et les ours empaillés.

Mes cousines se sont regardées. Je crois même les avoir entendues émettre quelques commentaires entre elles. Je n'ai pas vraiment compris. Mais, en montant sur le char, j'ai eu une sorte de frisson malgré la température estivale, le premier de nombreux frissons que j'apprendrais à mieux identifier, à voir venir avec le temps, et à dompter.

C'était ça, être une « Indienne » ? Était-ce ce que je devais être ? Pourtant, je ne vivais pas parmi les castors, et le seul lien que j'avais avec les ours était le nom de mon clan.

J'ai tout de même souri et salué la foule pendant des heures.

Je ne suis jamais retournée à la parade de la Saint-Jean.

La robe, je l'ai encore.



INDIENNE

Non, on ne dit pas *Indienne*. On ne le dit plus, sauf parfois entre Autochtones. C'est pour ça que je me le permets ici, et parce que c'est comme ça qu'on m'a appelée tant de fois. Le plus souvent, même. Pour nous, qui l'employons encore parfois, c'est une façon de nous réapproprier le narratif, un récit trompeur, voire réducteur par moments, selon le contexte. En nous qualifiant ainsi, nous tentons sans doute de normaliser le mot, le regard que l'autre a eu sur nous pendant des siècles.

Le titre d'un livre n'est jamais anodin. J'ai utilisé le mot *Indienne* en titre de façon subversive, je l'admets. Tout est dans le ton avec lequel on l'utilise.

Ici, je riposte avec un peu d'humour, des milliers de mots et des centaines de pages, pour toutes les fois où on a utilisé le mot *Indienne* avec un ton bourré de préjugés. Pour toutes les fois où on a dit que j'étais une *Indienne de ville* ou qu'on l'a insinué. Pour toutes les fois où j'ai détesté ça.

Ces préjugés enfermés dans ce mot, j'aimerais naïvement arriver à les défaire tous.

Parce qu'être *Indien*, ça vient avec tout un lot de stéréotypes. Des idées qui vont du mythe du « bon sauvage » à l'alcoolique, en passant par la victime ou le militant. Il y a encore, surtout dans ce mot, une notion d'altérité

contre laquelle je lutte depuis aussi loin que je m'en souviens.

Pourtant, dans la plupart des langues autochtones, les noms qui désignent les peuples, les nations veulent tout simplement dire « humains ». C'est le cas pour les Innus, les Anishinabe, les Inuit et bien d'autres nations encore.

Humain. C'est tout.

Une humilité qui nous ramène tous autant que nous sommes à un même point d'humanité.

C'est beau.

Vous connaissez l'histoire... En 1492, Christophe Colomb accoste sur une petite île des Caraïbes qu'il nomme *Hispaniola* en raison de sa ressemblance avec l'Espagne. Il se croit aux Indes. Il y voit des gens, qu'il appelle les Indiens. Mais Colomb s'est trompé de plusieurs milliers de kilomètres.

L'Inde, les Indes, c'est loin.

Colomb... les Indiens. L'exonyme est resté. Un mot-parapluie, un amalgame de centaines de cultures différentes, mais ô combien riches, qu'on ne voulait pas voir, mais asservir, avilir. Parce que c'est ça, la vraie histoire de Christophe Colomb.

Chez nous, il existe bon nombre de blagues sur cet homme parce que l'humour permet de mieux vivre les traumatismes. Ici, celui de centaines de cultures bouleversées. Plusieurs d'entre nous faisons face aux blessures comme ça, avec esprit, un humour avec une pointe d'ironie qui à la fois soulage et montre du doigt. Colomb n'est

pas, de notre point de vue en tout cas, le héros que l'on dépeint souvent dans les livres d'Histoire. Alors rire de lui dédramatise les pans plus difficiles de l'histoire. À propos de blagues, savez-vous comment les Américains célèbrent Columbus Day³? Facile. Ils entrent chez leur voisin sans leur demander la permission et ils clament haut et fort que cette maison est à présent la leur. Dans la version autochtone canadienne, ils y plantent leur drapeau. Et tant qu'on y est, avez-vous déjà entendu parler du peuple Tāino? Non? C'est probablement parce qu'ils sont tous morts...

Je le sais, c'est abrasif comme humour. Pas digeste pour tout le monde. J'ai hésité avant d'écrire ces blagues. Mais je me suis promis d'être transparente, alors voilà.

Je reviens au libellé *Indien*. Depuis une quinzaine d'années, certaines personnes ont émis l'hypothèse que ce mot proviendrait de l'espagnol *In Dios* (*Indien*, *In Dios*) qu'ils ont traduit à tort par « sans Dieu ». Selon elles, contrairement à la théorie principale reliant ce mot à tort aux habitants des Indes, l'appellation voudrait plutôt dire que, pour Colomb, les Autochtones étaient des peuples sans Dieu. Or, *In Dios* ne se traduit pas par « sans Dieu » mais bien par « en Dieu », ce qui la discrédite. De toute façon, nous ne retrouvons les premières traces de cette explication qu'en 1981, ce qui l'affaiblit aux yeux de plusieurs historiens et spécialistes, y compris aux miens. Colomb était bel et bien perdu en mer.

3. Aux États-Unis, Columbus Day (Jour de Christophe Colomb) est un jour férié célébré le deuxième lundi d'octobre pour commémorer l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique en 1492.

Je ne sais pas ce qu'avait réellement Colomb dans la tête au moment de nommer les premiers habitants du continent, mais une chose est sûre, il était aussi mauvais en éponymie qu'il l'était pour savoir où il se trouvait sur la Terre.